

Séance d'hommage à Henry Blanc

Officier des Haras, Ingénieur général honoraire du génie rural, des eaux et forêts, Membre émérite de l'Académie d'agriculture de France

Mes souvenirs d'Henry BLANC

par Bruno POURCHET

Au cours de mes études supérieures, influencé par mon ami Philippe de Quatrebarbes, je fis deux stages à Pompadour où s'illustraient à l'époque trois grandes figures des Haras nationaux, Pierre Pechdo, Michel Jussiaux et Guy Bideault.

J'en revins totalement conquis et déclarais ma flamme au Service des Haras ; dès lors je fis route commune avec Philippe et Nicole Gerrer. Le chef du Service des Haras nous reçut. D'entrée, je fus très impressionné par la personnalité d'Henry Blanc, son autorité naturelle n'empêchant pas une facilité d'abord inattendue. Il ne nous cacha pas que trois élèves ingénieurs du GREF candidats pour les Haras, cela risquait de tiquer au Ministère. Nous fûmes cependant tous trois acceptés à l'École des Haras, mais sans engagement pour la suite.

Une merveilleuse année de formation s'offrait à nous, laquelle me renforça dans ma vocation tardive. A la rentrée de septembre 1973, Nicole fut affectée au Pin et un an plus tard, il en fut de même pour Philippe à son retour du service militaire ; quant à moi, l'administration me nommait dans un établissement de recherche dont j'ignorais tout, le CEMAGREF, sur une thématique qui me laissa pantois : les itinéraires pédestres. Encore sous les drapeaux, assez désorienté, je ne savais que faire, j'envisageais un moment de démissionner... C'est alors qu'Alain Dassonville, l'adjoint de Blanc, me proposa de venir découvrir la station de recherche de Chamberet, en Corrèze, 130 hectares acquis par les Haras pour y mener des expérimentations d'élevage de chevaux lourds. Son inauguration par le corrézien Jacques Chirac, ministre de l'agriculture, était une occasion trop belle pour ne pas tenter de faire revenir l'administration sur sa funeste décision me ravalant au piteux état de piéton... !

En fait, le merveilleux tandem Blanc/Dassonville avait mis au point sa stratégie : pour décrocher mon affectation, ils annoncèrent vouloir me confier une mission d'ingénieur digne du Génie rural : la création d'une base de données informatique des chevaux nés en France ; et pour plaire au Ministre, de l'installer en Corrèze, à Pompadour. Dans l'euphorie des discours, des libations et du banquet qui suivit l'inauguration, Chirac se laissa faire. Le fonctionnaire qui avait signé ma nomination au CEMAGREF fit de la résistance mais dut finalement avaler son chapeau !

C'est ainsi qu'en septembre 1974 j'étais affecté au Haras de Pompadour. Mais comme le projet informatique avait été quelque peu improvisé, rien n'avait été prévu en Limousin pour l'accueillir ; il fallait donc laisser à Jussiaux le temps de construire un bâtiment. En attendant, nous devions à Paris créer les fichiers des reproducteurs et concevoir les programmes. Blanc m'intégra à son équipe qu'il étoffa d'un ingénieur de bureau d'étude, Bernard Pichon ; ce dernier me mit le pied à l'étrier en assumant avec un grand savoir-faire le rôle de chef de projet ; il commença aussitôt par proposer un nom : le SIRE, pour Système d'Information Répertoire des Équidés. Très professionnel, il devait par la suite être recruté par les Haras et prendre la direction du Bureau de l'élevage.

Ainsi eus-je l'immense avantage de travailler pendant 18 mois aux côtés d'Henry Blanc dans une dynamique pleine de créativité, d'initiatives et d'esprit d'équipe, une ambiance de travail soutenue mais sereine qu'il savait créer autour de lui et dans toute la "grande maison" des Haras, prenant grand soin d'expliquer longuement et souvent les tenants de sa politique.

Le SIRE ne faisait pas que des heureux :

- Certains directeurs des Haras et non des moindres, se montrèrent réticents ; l'informatique n'avait encore jamais franchi la porte de cette vénérable administration et j'avais parfois l'impression d'y être pris pour le Diable en personne.
- Dans le monde des courses, au sein des sociétés mères, certains ne voyaient pas non plus cela d'un très bon œil : l'habitude y avait été prise d'échanger nos beaux certificats d'origine écrits à la plume sergent major, avec pleins et déliés, contre des livrets plus modernes ou les fameuses fiches vertes des trotteurs. Mieux, certains stud-books étaient également édités sous le timbre des courses. Dassonville eut à mener une assez rude négociation avec les Romanet père et fils à la Société d'encouragement. Blanc ne céda pas et emporta le morceau faisant valoir que nous nous étions laissés grignoter peu à peu des pans entiers de tâches régaliennes et que nous ne faisons que recouvrer nos prérogatives. Les relations avec les courses ne furent cependant jamais très tendues, témoins les facilités qu'elles nous firent pour utiliser, hors réunions de course, l'ordinateur du PMU afin de tester nos programmes puis les faire tourner ; elles mirent aussi à notre disposition des locaux pour y installer une cinquantaine d'étudiants en intérim codifiant les papiers des chevaux.

Cette période d'accouchement du Sire à Paris fut intense. Blanc en prétextait les contraintes pour faire complètement revoir par une juriste, Monique Deyme, le suivi administratif de l'élevage équin français. Ainsi, l'informatisation des procédures put se faire en concomitance avec cette refonte juridique que son auteur publia sous le nom de Code des Haras ; cela donna au nouveau système, une cohérence qui en fit la solidité et la longévité.

On dût évidemment modifier tous les imprimés administratifs permettant de déclarer les saillies, les naissances, les signalements... Blanc valida nos propositions sans y faire presque de corrections ; me revient cependant en mémoire une de ses rares demandes : remplacer sur la déclaration de naissance la mention "mort-né" par celle plus ancienne de "mort au naissant". C'était sa façon, en pleine modernité, d'assumer sans le moindre complexe l'héritage du passé... !

Comme dans tout projet révolutionnaire, il y eut des moments de grande tension ; un jour où l'Imprimerie nationale nous avait livré très en retard les nouveaux carnets de saillie réclamés de partout à cor et à cri, je n'eus d'autre choix que de procéder moi-même à la livraison dans certains Haras en chargeant ma pauvre 2cvx jusqu'aux limites des suspensions... ! L'ambiance du Service était excellente ; les anciens comme Jousset, Tassel ou Thoré en étaient la mémoire, tout heureux de nous renseigner à la moindre question. Et puis, la rigidité des administrations n'y avait pas pénétré : témoins les corbeilles à papier perchées sur les armoires pour échapper aux espiègleries de mon tout jeune braque allemand : Blanc ne s'en offusquait pas... la chasse était pour lui un plaisir mais aussi une occasion efficace de pousser certains projets.

L'année suivante, je basculais sur Pompadour où, sous la houlette bienveillante de Jussiaux, je me retrouvais responsable de ce magnifique projet auquel je me donnais à fond. Avec la trentaine de personnes recrutées avec soin, le défi fut relevé : les premiers certificats d'origine et d'identification mis en livret, sortis de l'imprimante, furent ceux des trotteurs nés en 1975. Puis vinrent tous les chevaux de sang dès l'année suivante, enfin les poneys.

Au début, nos moyens informatiques étaient réduits à un gros terminal relié à l'ordinateur du PMU à Paris et nous restions tributaires des réunions de course. Cela ne pouvait durer : il nous fallait un ordinateur autonome ; pour le financer, Dassonville trouva le filon : la DATAR, fortement dotée en fonds publics, résolut notre problème en échange d'un argumentaire qu'on nous demanda concis ; je m'en tins à une seule page... la localisation en Corrèze faisait le bon poids... ! On savait pratiquer à l'époque "l'aménagement du territoire"... !

Je m'investissais totalement pour réussir ce pari fou accepté dans la joie mais l'inconscience des difficultés ! Je passais des soirées à pointer des listings d'anomalies ayant à cœur de constituer une base de données sans erreur. Je savais que les détracteurs du projet nous attendaient là et sauraient exploiter toute défaillance. Aussi préférais-je prendre du retard que de laisser éditer des documents boiteux. Seulement, ce perfectionnisme finit par agacer ; au cours d'une réunion à Paris, Blanc annonça un audit de mon service jugé défaillant sur les délais, au préjudice inacceptable des ventes de yearlings de Deauville. Me drapant dans ma dignité offensée, je quittais aussitôt la réunion, laissant tous les directeurs présents médusés et scandalisés de mon toupet. Et je courus même dans l'escalier pour échapper à Jussiaux lancé à mes trousses... !

Rentré à Pompadour assez penaud, je m'attendais à une sanction exemplaire. Elle ne se fit pas attendre ; Xavier Guibert, originaire du Limousin, fut nommé à ma place. Il ne sauta pas de joie étant à l'époque heureux comme Baptiste à Saint-Lô, l'heureux complice du directeur Loïc de Villeneuve. Quant à moi, au lieu du cachot largement mérité, on m'offrit le poste ainsi libéré, dans le temple du cheval de sport français ; Villeneuve allait pouvoir compléter ma formation hippique que cinq années d'informatique n'avaient guère fait progresser. J'étais littéralement comblé.

Xavier prit donc ma suite en juillet 1978 avec beaucoup de réussite, développant considérablement le SIRE en faisant un outil d'excellence que l'étranger nous envia. Blanc avait parfaitement réussi dans ce domaine comme tant d'autres à nous projeter à l'ère moderne, en avance sur nos partenaires privés.

Dans mes affectations suivantes, j'eus l'occasion de mesurer le bilan considérable des quinze années pendant lesquelles les Haras furent dirigés par ce très grand patron ; il devait hélas nous laisser orphelin en 1982, emporté par la tourmente politique.

En 1988, nommé à la direction du Haras de Compiègne, j'héritais de deux berceaux de race de chevaux de trait. Confronté à l'inquiétante régression de leurs effectifs, il m'apparut urgent de trouver dans le sport et le loisir de nouveaux débouchés pour ces chevaux magnifiques. Avec un certain culot, je lançais un défi à toutes des races de trait européennes sur les 300 km de l'itinéraire Boulogne sur mer-Paris : ce fut la "Route du poisson"; la première édition eut lieu en septembre 1991: à 7h du matin, le samedi du départ, sur les quais du port de Boulogne, alors que je m'activais dans les derniers préparatifs, j'aperçus venant à moi un très fameux nœud papillon; Henry Blanc était là, venu en soutien de poids à cette initiative intrépide pour la sauvegarde de notre patrimoine génétique équin qu'il avait lui-même si ardemment défendu ; cette présence inattendue me fit présager que cet évènement serait un succès; il le fut au-delà de mes espérances et s'imposa par la suite, imité même à l'étranger.

Trois ans plus tard, nous invitâmes notre ancien Directeur général à participer à la « Route Eugénie » rassemblement européen d'attelages de tradition sur un itinéraire plus raisonnable de Compiègne à Pierrefonds ; pour honorer notre invité, nous fîmes venir spécialement des environs d'Arles un élégant phaéton, clou d'une fameuse collection de voitures de luxe. Ceux qui étaient chargés du transport se trompèrent de timon et au moment d'atteler, nous dûmes nous résoudre à laisser dans sa remise la précieuse voiture. Qu'importe, nous venions de faire restaurer un grand break de chasse des Haras et je revois encore Henry Blanc partir joyeux se régaler aux guides d'un brillant attelage dans les allées forestières chères à l'impératrice.

J'en termine sur cette image, ému par ce souvenir, me remémorant tout ce que nous devons à celui qui fut un très grand serviteur de l'État, ayant su unir à merveille tradition et modernité.

Préchac le 22 avril 2022

Bruno Pourchet